

Dominique Missika
Maurice Szafran

Robert Badinter
L'homme juste

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2021
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-2997-2

À Caroline (D. M.)

Pour Bettina et Jean-Michel (M. S.)

Le sens d'un livre

Depuis longtemps déjà, chacun de notre côté, l'une historienne, l'autre journaliste, nous nous sommes attachés à suivre le parcours politique, intellectuel, professionnel et moral de Robert Badinter. Nul en effet ne peut nier qu'il compte parmi les rares personnalités qui, dans cette V^e République, ont changé, par leur action politique et par leur influence morale, la société française.

En soixante années de vie publique, il n'a jamais été avare de déclarations sans jamais pourtant se livrer. Quand tant de personnages de moindre envergure rédigent d'inutiles mémoires, Robert Badinter préfère rendre hommage à sa grand-mère maternelle, Idiss. Plus et mieux qu'une indication.

Écrire une vie, c'est saisir celle-ci au plus près de ce qu'elle a été. Un pari que nous avons essayé de relever. À force de visionner des documentaires, à force de lectures – livres et interviews –, à force de témoignages, nous avons assemblé les pièces du puzzle

Badinter, depuis cette adolescence sous l'Occupation jusqu'à cette fracassante entrée dans l'Histoire à l'instant de l'abolition de la peine de mort. Mais la question n'en reste pas moins entière : qui est vraiment Robert Badinter ?

Assurément, nous avons affaire à un *mensch*, selon l'expression yiddish, la langue de sa famille, un type bien, courageux. Un personnage inscrit dans la dramaturgie de ce xx^e siècle meurtrier, une figure qui a trouvé, du fait des circonstances mais pas seulement, une place éminente dans l'Histoire. Une conscience à laquelle se réfèrent des millions de citoyens français pour lesquels l'humanisme, le progrès et la solidarité ont encore un sens, qui retrouvent ces valeurs dans ses démarches et son parcours, au moment où la gauche démocratique, celle à laquelle il appartient depuis l'adolescence, a un besoin urgent de se régénérer, sinon elle disparaîtra. Dans ce contexte si particulier, retracer le périple de ce « vieil » homme de 92 ans est utile, entendre à nouveau ses paroles, indispensable. Car Robert Badinter nous a accordé de nombreux entretiens où il nous a dit beaucoup. Beaucoup, oui, mais pas tout. Il entretient – et nous le savions dès le début de notre entreprise –, le culte du secret.

Point de place ici pour le dithyrambe. Robert Badinter n'est évidemment pas un héros. Il est fait aussi de failles et de tourments. Mais sa longue vie,

LE SENS D'UN LIVRE

les différentes places et fonctions qu'il a occupées l'ont fréquemment installé, durant plusieurs décennies, à des points cardinaux de la société française. C'est ainsi que l'avocat Badinter, le professeur Badinter, le ministre Badinter, le président Badinter, l'écrivain Badinter, le militant Badinter se positionne comme une vigie répondant à nos tourments collectifs, comme un marqueur d'humanité. C'est en cela que ce parcours est, au sens littéral du mot, exemplaire.

Le biographe, c'est une évidence et une règle, doit conserver une part de distance avec son sujet, même si, par définition, il en est proche. Face à Robert Badinter, nous n'étions ni groupies ni procureurs. Nous n'avons pas pour objectif de briser l'icône qu'il est devenu, mais de comprendre et contextualiser ce parcours hors du commun. Quelle est la vérité, si elle existe, de ce Robert Badinter devenu légende vivante ?

À intervalles réguliers, il nous a reçus avec un plaisir évident à dérouler sa vie, ses combats, ses succès, ses échecs et, cela va de soi, ses regrets. Précisons-le, un accord tacite nous liait : aucune question sur sa vie privée, son mariage avec Élisabeth, ses enfants, ses amis intimes, son mode de vie. Et pourtant, nous avons découvert que Robert Badinter a une parole libre, directe, parfois ironique, sarcastique même.

La preuve...

CHAPITRE PREMIER

Des immigrés si français

Quand Robert Badinter voit le jour le 30 mars 1928, son père Simon a 33 ans, sa mère Charlotte, 29 ans, et son frère Claude, 3 ans. Son premier souvenir, c'est celui d'une chute dans la trappe restée ouverte d'une parfumerie où il avait accompagné sa mère. Le noir complet. L'affolement général. Il a eu si peur qu'il en gardera toute sa vie l'angoisse du vide.

Enfance classique, celle d'un garçon choyé par ses parents. La protection d'un frère aîné que Robert admire. Les deux frères se ressemblent, bruns, raie sur le côté, cheveux coiffés à plat, yeux noirs et vifs. La famille Badinter habite à proximité de la place de l'Étoile. Rien ne les distingue de leurs voisins à ceci près qu'ils ne vont pas... à la messe. Le vendredi soir, Idiss, la mère de Charlotte, qui vit avec eux, allume des bougies pour le shabbat. Des immigrés juifs d'Europe de l'Est.

La priorité de Charlotte pour ses deux fils ? L'école, l'éducation, afin de s'élever dans la société française. Et pour cause... Charlotte ne s'est pas toujours prénommée Charlotte. Née Chifra Rosenberg, le 24 septembre 1899, à Edenitz en Bessarabie, une région située entre la Roumanie et l'Ukraine, elle est le dernier enfant d'Idiss et de Schulim qui ont déjà deux fils, Avroum et Naftoul. Leur existence misérable dans cette province de l'Empire russe où les Juifs habitent dans des bourgades, des *shtetls*, ressemble aux tableaux de Chagall ou à l'univers d'*Un violon sur le toit*. À intervalles réguliers, les paysans attaquent ces villages aux cris de « Tuons les Juifs ». Ceux qui en réchappent veulent fuir en Amérique, en Palestine ou en France.

« Je regrette de ne pas lui avoir dit plus souvent combien je l'aimais. » Ainsi parle Robert Badinter d'Idiss, sa grand-mère maternelle. Si son petit-fils a tenu à lui rendre hommage dans un livre, c'est parce que l'ingéniosité, la rage de vivre de cette femme forcent l'admiration. Les broderies qu'elle vend au marché ne suffisent pas à nourrir sa famille. Alors, elle se livre à la contrebande du tabac. En 1899, quand son mari revient du front, naît la petite dernière, Chifra. L'argent manque toujours. L'époux est un joueur invétéré qui perd ce qu'elle gagne péniblement. En 1907, après les pogroms meurtriers de Kichinev, la capitale de la Bessarabie, orchestrés par le tsar et

DES IMMIGRÉS SI FRANÇAIS

ses ministres pour détourner la colère de la population, les deux fils d'Idiss, Avroum (23 ans) et Naftoul (21 ans), partent vers la France, pays de la liberté et des droits de l'homme. Ces foules antisémites déchaînées qui s'emparent des enfants et leur fracassent le crâne, violent les femmes, et brûlent les maisons les contraignent à l'exil.

Apatrides, bredouillant à peine le français, ils commencent chiffonniers du côté de la rue Mouffetard, le Paris populaire des entrepôts, des ateliers et des fabriques au rez-de-chaussée d'immeubles délabrés. Avec leur charrette à bras, ils quadrillent les beaux quartiers pour racheter des vieux vêtements, les ravauter et les revendre sur les marchés. Le dimanche, ils proposent aux promeneurs du bois de Vincennes des madeleines rassies arrosées d'eau.

Lettre après lettre, les deux frères de Charlotte persuadent le reste de la famille de les rejoindre dans ce pays de « prospérité, de liberté et de paix », assurent-ils. À leur tour en 1912, Idiss, Schulim et Chifra-Charlotte, alors âgée de 13 ans, quittent le Yiddishland maudit, celui des persécutions et des pogroms, pour Vienne, la capitale de l'Autriche où ils font une première halte. Les dames du Joint, une association de bienfaisance américaine, les accueillent et leur donnent quelque argent ainsi que des vêtements afin qu'ils puissent poursuivre leur longue traversée de l'Europe en train jusqu'à Paris.

La famille Rosenberg est enfin réunie. Le passé est trop sinistre pour que la nostalgie les menace. Ils sont venus en France avec la volonté de mener une vie meilleure dans ce pays qui leur offre l'asile, où ils ne devraient subir ni violence ni haine. L'argent continue certes de manquer, mais ils mangent à leur faim et la peur a en très grande partie disparu. Charlotte découvre le quartier de la place Monge où ses deux frères louent un atelier. Ils y vivent aussi. Pour elle, une alcôve fermée par un rideau la nuit. Tout le monde travaille sauf Charlotte qui va à l'école, pour la plus grande fierté de sa mère Idiss qui souffrira toute sa vie de ne savoir ni lire ni écrire.

L'école républicaine est un lieu où l'on est censé oublier d'où l'on vient. Quand Charlotte entre dans la cour de l'école primaire de la rue des Hospitalières-Saint-Gervais, au cœur du Marais, rien ou presque ne la distingue des autres petites filles. Cet établissement, parfois surnommé école Rothschild, a été fondé pour accueillir les enfants juifs nécessiteux. On leur apprend à devenir un citoyen français et juif, et non pas un Juif immigré. Charlotte est heureuse. Elle aime la salle de classe, l'odeur de la craie et du poêle, l'encrier de porcelaine blanche, les cartes de géographie aux murs. Et par-dessus tout, le maître, M. Martin, qui fait des heures supplémentaires avec les élèves qui parlent yiddish chez eux pour les aider à rattraper leur retard. Jamais Charlotte ne se lassera de raconter à ses fils

DES IMMIGRÉS SI FRANÇAIS

quel a été son bonheur et celui des siens le jour où elle a été reçue au certificat d'études. Joie de courte durée, car elle n'ira pas au lycée, ses parents jugeant inutile qu'une fille poursuive ses études. Mais grâce à la bibliothèque municipale et aux cours du soir suivis au Conservatoire des arts et métiers, elle continuera à apprendre.

Après quelques années de travail comme fripiers, les Rosenberg emménagent dans un pavillon à Fontenay-sous-Bois, dans la banlieue est de Paris. Schulim, le père de Charlotte, n'en profitera guère, il meurt à 56 ans, le 26 juin 1920. À cette époque, Charlotte tombe amoureuse d'un charmant jeune homme. C'est vrai, Samuel a fière allure, les photos le montrent. Cheveux noir de jais plaqués en arrière, regard profond, sourcils épais, élancé, un homme éduqué, aux manières distinguées, tiré à quatre épingles. Robert éprouvera toujours pour son père un mélange de curiosité, d'affection profonde et d'admiration éperdue.

Samuel est né le 20 septembre 1895 à Telenesti, en Bessarabie, la ville principale de la Moldavie. Son aïeul, Vladimir Badinter, né à Poltava vers 1785, a combattu dans les rangs de l'armée pendant la campagne de Russie en 1812. Son fils, Simon, l'arrière-grand-père de Robert, né en 1825, s'engage à son tour et fait la guerre de Crimée. Il est tué pendant le siège de Sébastopol en 1855. En récompense de

son courage, le tsar Alexandre II octroie à sa veuve 56 hectares de prairies à Telenesti où elle s'installe avec ses enfants. Son fils Abraham (1853-1914) élève des bovins, vend des cuirs et des peaux. Marié à Shindléa Génia Babis, ils ont huit enfants dont Samuel, le quatrième, le père de Robert. De sa famille paternelle, Robert Badinter sait peu de choses. Quand il s'interrogera sur leur histoire, il sera trop tard pour poser les questions à ceux qui auraient pu répondre. Tous auront disparu, victimes de la Shoah. Ce que Robert a retenu, c'est que son père était un enfant précoce, qu'il a été encouragé à poursuivre ses études. Dès son arrivée en France, Samuel devient Simon. Et prendra soin de choisir pour ses fils deux prénoms chrétiens à résonance française.

À l'école où il apprend l'hébreu et le russe, le futur Simon se révèle un élève doué au point que son maître l'envoie au lycée impérial de Kichinev, la grande ville voisine où vivent 50 000 Juifs et 60 000 « Gentils ». Il obtient une bourse sans laquelle il n'aurait pas été en mesure de poursuivre ses études. Mais il doit franchir un autre obstacle : 5 % d'élèves juifs dans ce lycée, pas davantage. Il sait qu'il ne recevra ni médaille ni prix. C'est interdit aux Juifs. Puis il s'inscrit à l'université de Moscou où, malgré un nouveau *numerus clausus*, il est accepté.

Quand Simon débarque à Moscou au début du XX^e siècle, la capitale est en pleine ébullition. Étudiant

DES IMMIGRÉS SI FRANÇAIS

sans le sou, inscrit à la faculté des sciences économiques, en butte aux lois qui interdisent aux Juifs la plupart des métiers, révolté par la misère du peuple russe, il découvre le socialisme, la fraternité, la laïcité. Séduit par ces nouvelles idées, il rallie les mencheviks, les sociaux-démocrates de l'époque, et milite avec ardeur, allant jusqu'à manifester devant l'ambassade de France en chantant *La Marseillaise*, racontera-t-il à ses fils non sans fierté. La scène de la dispersion de la foule par les cosaques à coups de fouet marquera Robert Badinter.

En 1915, alors que la Russie est en guerre, Simon a 20 ans. Il est mobilisé le 16 mai dans l'armée impériale. Le voilà lieutenant dans l'infanterie, le grade le plus élevé pour un Juif, affecté dans la troupe du général Broussilov qui entre dans l'histoire militaire russe pour sa brillante offensive à l'été 1916 contre les Austro-Hongrois. Les pertes s'élèvent à près de 550 000 morts. Simon est blessé à la jambe, du côté des Carpates, et transporté à l'hôpital militaire de Saint-Pétersbourg, échappant de peu à l'amputation. Il reçoit la croix de Saint-Georges pour sa bravoure. Il poursuit sa convalescence à l'hôpital d'Odessa. La propagande révolutionnaire se répand dans les rangs de l'armée. La lecture des romans de Romain Rolland le galvanise. L'écrivain français dénonce l'absurdité de la guerre. Le pacifisme et l'humanisme de Rolland sont en accord avec ses idées, confortées

par ce qu'il a vu sur le front, cette « boucherie », ces combats où tant de soldats sous ses ordres ont trouvé la mort.

Aussitôt après sa guérison, il devient employé à la Banque foncière des paysans, institution financière créée en 1893 pour aider les paysans de l'Empire russe à financer le rachat de leur terre agricole. Mais, aussitôt après la Révolution d'octobre 1917, le pouvoir bolchevik ferme la banque. La Révolution se révèle vite cruelle, sang versé et fureur antisémite vont de pair. « La guerre est une horreur, la révolution, pire encore », dira Simon à ses fils. Dans ces conditions, à quoi bon rester ? Il décide que la France, celle de Romain Rolland, sera sa patrie. Parti en éclaireur, Simon a prévu ensuite de faire venir sa famille. À Odessa, il embarque à bord d'un navire turc à destination de Marseille grâce à la complicité des autorités françaises. À Constantinople, il parvient à obtenir un visa pour être accueilli en France. Une sorte de miracle, car ils sont délivrés au compte-gouttes. Sans doute son français quasi parfait a-t-il joué en sa faveur. Le 16 octobre 1919, il débarque à Marseille sur le Vieux-Port, sa première vision de la France. Ultra-déterminé, il poursuit aussitôt son chemin. Il s'est mis en tête de rejoindre Nancy, une ville où des Juifs sont établis de longue date. Il s'inscrit à l'Institut commercial de l'université où il obtient un diplôme d'ingénieur. Puis il arrive à

DES IMMIGRÉS SI FRANÇAIS

Paris en 1920, son rêve. Il s'imagine journaliste, écrivain. Mais il revient vite à la raison : il lui faut gagner sa vie pour permettre aux siens d'arriver à leur tour.

Comme de nombreux Juifs russes immigrés à Paris, il se lance dans le commerce de la pelleterie et de la fourrure. Il y réussit d'autant plus rapidement que ses études d'ingénieur l'y ont préparé. Doué pour les affaires, négociant avisé, il se rend aux foires de pelleterie de Leipzig, de Londres ou de Francfort. Il trouve un entrepôt à Paris, 11 cité Trévise dans le IX^e arrondissement, pour stocker les peaux et installer les bureaux de la société Paris-New York, précisément dans le quartier des fourreurs. Trois ans plus tard, il s'agrandit et loue juste à côté un autre local, 19 rue Richer. Il habite à proximité, 3 cité Bergère.

Dans ce quadrilatère entre les rues de Paradis et des Petites-Écuries, la rue Richer et la rue du Faubourg-Poissonnière, les Juifs sont nombreux. On ne compte plus les magasins kasher, les synagogues, les commerces de peaux, les magasins de verrerie.

Comment les parents de Robert Badinter se sont-ils rencontrés ? Au bal des Bessarabiens de Paris. Comme les Auvergnats ou les Bretons de Paris, la diaspora des Juifs roumains se donne rendez-vous pour dîner et, accessoirement, trouver l'âme sœur. Simon est vite séduit par cette jeune femme brune,

de taille moyenne, mince, aux traits réguliers, habillée à la mode des années 1930, robe mi-longue fluide, cheveux bouclés et coupés au carré sous un petit chapeau. Comme il se doit, Simon se rend à Fontenay-sous-Bois demander la main de la jeune fille. Idiss, sa mère, veuve depuis peu, n'a aucune raison de refuser. C'est un « beau parti », un Juif, un travailleur. Et il s'est déjà enrichi. Les Rosenberg, eux, sont plus modestes. Le mariage civil a lieu à la mairie de Fontenay-sous-Bois le 7 juin 1923. Si la mère et les frères de la mariée sont présents, Simon est seul. Son père est décédé, sans qu'il l'ait revu. Sa mère ainsi que ses frères et sœurs sont toujours en Bessarabie. La cérémonie religieuse se déroule à la synagogue rue Notre-Dame-de-Nazareth, à proximité de la place de la République, le dimanche 17 juin 1923, lit-on dans *L'Univers israélite*, sorte de journal officiel de la communauté. Pour l'occasion, Simon a loué un smoking et un haut-de-forme, et Charlotte doit à sa belle-sœur Marguerite, la femme d'Avroum, sa robe de mariée en satin et dentelle, avec un léger voile sur ses cheveux. Une cérémonie conforme en tout point à ce qui se fait à l'époque pour les Juifs réfugiés d'Europe de l'Est – qui montre leur volonté de s'intégrer au plus vite dans la société française tout en respectant les traditions juives.

« *Lebn vi Got in Frankraykh* » (« Vivre comme Dieu en France » ou « Heureux comme Dieu en France »),

DES IMMIGRÉS SI FRANÇAIS

ce proverbe yiddish correspond au sentiment de reconnaissance éprouvé par Simon et Charlotte pour ce pays, terre d'accueil et d'asile pour tous ceux qui ont fui, au début du xx^e siècle, la misère économique et les pogroms. Un pays, la France, où ils peuvent commencer une autre histoire, se donner la chance d'une nouvelle vie. S'intégrer, s'assimiler, au point de faire table rase – jusqu'à un certain point – du passé et devenir citoyen français : voilà le rêve, voilà la volonté clairement affichée de Simon qu'il partage avec Charlotte.

À chaque étape qui va suivre, les Badinter s'appliquent à être ostensiblement et impeccablement français. Mais ils ne négligent pas pour autant les valeurs du judaïsme. Certes, Simon est athée, mais il n'en respecte pas moins certaines fêtes, Yom Kippour, le nouvel an juif, ou encore Pessa'h, la Pâque juive. Son fils aîné, Claude, préparera sa bar-mitsva.

Très vite, l'affaire de Simon devient florissante. Ses clients achètent des peaux brutes de fourrure qu'ils transforment en manteaux, en vestes de vison ou d'astrakan. Pour développer l'entreprise, la mère de Robert confectionne elle-même, dans un atelier, des manteaux et des vestes à cols de fourrure. Elle crée une marque, Cravcol.

Signe de leur réussite rapide, le couple emménage 8 rue Philippe-de-Champagne, près de l'avenue des Gobelins dans le XIII^e arrondissement. Une première

marque de réussite. En 1923, Simon et Charlotte déménagent dans l'Ouest parisien, à la différence du petit peuple juif de Paris qui, lui, reste autour du Marais, de la République ou de la Nation. Simon a choisi le XVI^e arrondissement. Il sait que la réussite sociale se mesure aussi au prestige d'un quartier.

C'est en effet une vie différente que découvre la famille Badinter. De larges avenues bordées d'arbres, les immeubles aux façades cossues. Dans ce quartier « bien habité » comme on dit alors, la rue Lauriston, qui va de la rue de Presbourg à la rue de Longchamp, est typiquement haussmannienne. L'immeuble du 10 rue Lauriston, en pierre de taille avec des balcons en fer forgé, où les Badinter s'installent, témoigne de leur embourgeoisement. Édouard Drumont, l'idéologue d'un antisémitisme farouche du début du siècle, aurait vu chez les Badinter la preuve éclatante de ce qui nourrit sa haine des Juifs : « Après près de trente ans d'une existence d'économie et de travail, où l'on se refusait tout plaisir, ma famille avait fini par habiter les mansardes. C'est ce qui explique peut-être que je n'aie jamais pu comprendre comment des Juifs, qui étaient arrivés en haillons chez nous et qui n'avaient jamais fait œuvre utile, aient pu parvenir à avoir des hôtels à Paris et des châteaux historiques aux champs », écrit-il en 1901...

Simon et Charlotte ont le culte des études. Elle a pour seul diplôme un certificat d'études, Simon,

DES IMMIGRÉS SI FRANÇAIS

lui, parle un français châtié, perfectionné sur les bancs de l'université. Il est le seul *Yid* (« Juif » en yiddish) qui, comme dans une pièce de Molière, dit « fi donc » pour manifester son dégoût. Il est fier de s'être débrouillé en français aussitôt arrivé dans la capitale et ce, grâce à Balzac et à Hugo dont il raffole. Simon s'interdit de parler russe en présence de ses enfants. Il s'exprime en yiddish avec sa belle-mère, en russe avec sa femme quand il ne veut pas que ses fils comprennent. À force de démarches auprès de l'administration, Simon réussit à faire venir sa mère, prénommée Shindléa, de Kichinev et lui trouve un logement rue de Trévisé, à deux pas de son bureau. Ses frères et sœurs, des commerçants, ne suivent pas. Se croient-ils en sécurité ? Remettent-ils leur décision à plus tard ? Simon en est tourmenté.

Dans son esprit, il ne suffit pas d'être français de cœur et de raison ; encore faut-il l'être au regard de la loi. Décidé à obtenir la nationalité française, Simon Badinter dépose d'abord un dossier de « demande d'admission à domicile » le 18 juin 1926 au commissariat de police du quartier de Chaillot. Ce n'est pas encore la naturalisation en bonne et due forme, c'est la possibilité de bénéficier des droits civils français tout en restant étranger. Cette procédure est accordée après enquête de police. Dans les renseignements demandés figure la fortune. Il déclare un bénéfice annuel de 100 000 francs, disposer de

350 000 francs placés et avoir à sa charge sa mère, sa belle-mère et un enfant. Motif de sa demande ? « En raison de mes sentiments envers la France. » Autre question : « Aurait-il perdu tout espoir de retour dans son pays ? » La réponse tient en un mot : « Oui. » Comme il est « honorablement connu », le commissaire de police donne un avis favorable. Le préfet de police aussi. Mais sa demande n'aboutit pourtant pas. En 1927, une loi simplifie et favorise la naturalisation. Le 16 août, Simon Badinter écrit au garde des Sceaux pour demander cette fois-ci la nationalité française. Il précise qu'il a fait naturaliser son fils Claude, né le 27 avril 1925. Sous sa signature, deux lignes écrites à la main et signées de Charlotte : « Je me joins à mon mari pour demander la nationalité française. » En janvier 1928, le décret de naturalisation est publié au *Journal officiel* et sera remis à M. et Mme Badinter au commissariat du XVI^e arrondissement. Enceinte de Robert, Charlotte se rend elle-même dans les locaux de la police, avenue Mozart, où le commissaire en personne, sans doute un ancien combattant, a tenu à lui remettre le document en main propre :

« Je vois que vous attendez un heureux événement, espérons que ce soit un garçon qui défendra glorieusement la France et la République.

– Certainement, Monsieur, vous pouvez compter sur ses parents. »

DES IMMIGRÉS SI FRANÇAIS

Combien de fois Claude et Robert ont-ils entendu cette histoire que leur mère, touchée par la galanterie de ce commissaire, aimait raconter ?

L'éducation des deux frères, l'éducation avant tout. L'aîné, Claude, semble plus brillant que le cadet, Robert. Inscrits au « petit » lycée Janson-de-Sailly, rue de la Pompe, ils sont l'un et l'autre premiers de leur classe, des élèves studieux et disciplinés. Ils bénéficient de leçons particulières à la moindre défaillance. Charlotte est d'une nature douce et discrète, peu expansive, trait de caractère dont a hérité Robert. On ne montre pas ses sentiments, on ne se livre pas, lui enseigne sa mère. Il a retenu la leçon.

Regrettant sans doute d'avoir abandonné toute étude ou carrière littéraire, Simon veut espérer que son fils aîné, Claude, intégrera l'École normale supérieure, qu'il sera ensuite professeur à la Sorbonne. Le cadet, Robert ? Il pourrait reprendre l'affaire de pelleterie après avoir « fait son droit ». Bien vu, en partie...

En 1938, Robert a 10 ans. Jugeant sa famille logée à l'étroit, Simon achète un appartement plus vaste, toujours dans le XVI^e arrondissement, cette fois-ci, 4 rue Raynouard, de l'autre côté du Trocadéro, dans le quartier de Passy. L'appartement, au dernier étage d'un immeuble construit en 1910, avec double orientation, côté cour et côté rue, façade en pierre de taille, un escalier en pierre et un escalier de service, comprend

salon, salle à manger et une chambre pour les deux garçons d'où ils aperçoivent la tour Eiffel. Une chambre sur la cour pour Idiss, une autre pour les parents et une cuisine. Dans le souvenir de Robert, le mobilier est cossu, mais sans raffinement, acheté au faubourg Saint-Antoine, quelques peintures sans harmonie ni goût. Rien ne manque dans cette éducation bourgeoise. Une vieille fille, une certaine Mlle Lindford, donne des leçons de piano aux deux frères. À 12 ans, Robert porte le même pantalon de golf que son aîné, très à la mode – et déjà un peu ridicule – dans les années 1930. Deux petits Parisiens, aux bonnes manières, élevés et habillés « comme il le faut ».

Grâce à son frère aîné, Robert découvre des livres « au-dessus de son âge ». Le jeudi, Idiss emmène ses petits-fils jouer aux billes sur l'avenue Foch, puis boire un chocolat au salon de thé La Marquise de Sévigné, fréquenté par les dames chics du XVI^e arrondissement. Analphabète, parlant mal le français, qui plus est avec un fort accent, elle se contente de demander l'addition dont elle connaît par avance le montant, et de payer sans négliger de laisser un généreux pourboire.

Une bonne bretonne assure le ménage et s'occupe des enfants, et pour les vacances, les Badinter louent un appartement, parfois une villa, à Deauville ou au Pouliguen, une station balnéaire près de La Baule. Promenades, bains de mer, club Mickey et leçons de tennis pour les garçons... Une façon de montrer, par ces vacances,

DES IMMIGRÉS SI FRANÇAIS

une volonté farouche de s'intégrer à la société française, de faire siennes ses traditions, y compris estivales. Incroyable parcours puisque, il n'y a pas si longtemps encore, Simon et Charlotte vivaient aux confins de la Russie. Ils initient leurs deux fils à tout ce qui est censé éduquer les enfants de la bonne bourgeoisie française, la littérature, la musique, le théâtre, le sport.

Les Badinter, dans « leur » XVI^e arrondissement, n'ont plus guère en commun avec les Juifs du Marais, ceux de la rue des Rosiers ou qui habitent du côté de Belleville. Pour autant, ils ne fréquentent pas non plus ceux que l'on appelle les Israélites, installés de longue date en France qui, en réalité, voient d'un mauvais œil l'arrivée de ces Juifs « pouilleux » parlant yiddish. Aujourd'hui encore, Robert Badinter s'amuse à réciter une ritournelle entendue dans son enfance et qui résume la lutte des classes parmi les Juifs à la veille de la Seconde Guerre mondiale...

« Le marchand de flanelle
Se marie rue des Tournelles
Le négociant en bijoux faux
Se marie rue Buffault
L'Israélite plus notoire
Se marie à la Victoire
Le Juif comme il faut
Se marie à Saint-Pierre-de-Chaillot. »

Robert Badinter ne sera jamais un Israélite français. Quelle que soit sa réussite, il ne fera pas partie du monde des Debré, Veil, Vidal-Naquet ou Lyon-Caen, et encore moins de celui des grandes fortunes juives, les Stern, Lazard, Rothschild qui, *via* des sociétés philanthropiques, aident les Juifs fuyant la misère. À défaut d'appartenir à l'establishment juif, le nom de Simon Badinter apparaît toutefois dans les colonnes de l'*Univers israélite* à la rubrique des donateurs à l'occasion des grandes fêtes.

25 mai 1937, esplanade du Trocadéro. Une journée mémorable. Robert, 9 ans, est juché sur les épaules de son père dans la foule massée sur le parcours du cortège officiel qui acclame Léon Blum inaugurant la « grandiose Exposition universelle » par ces mots : « Soyons fiers de présenter à l'univers, l'œuvre difficile et belle comme un poème que viennent de créer Paris et la France. » Les « Vive Blum ! Vive Blum ! » comblent de joie Simon, disciple de Jaurès, électeur de gauche, fier de voir un socialiste juif à la tête de sa patrie d'adoption. Par une sorte de ruse de l'Histoire, Robert Badinter emménagera, bien plus tard, rue Guynemer à Paris, en face du jardin du Luxembourg, dans l'immeuble où Blum habitait au temps de l'affaire Dreyfus.

De ces années d'enfance, Robert ne garde pas seulement des souvenirs et des images de bonheur. Il n'ignore ni les discours de Hitler ni ceux de Mussolini.